

Matérialisme et transsexuation

Transcription de la discussion avec Pauline Clochec

Programme PRESAGE : Vous écoutez Genre, etc., le podcast de Sciences Po consacré aux recherches sur les questions de genre, d'inégalités, et de discrimination.

Aujourd'hui nous recevons Pauline Clochec, elle est maîtresse de conférences en philosophie morale et politique à l'Université de Picardie. Elle a publié, en 2021, avec la traductrice Noémie Grunenwald, aux éditions Hystériques et AssociéEs, un ouvrage collectif intitulé *Matérialismes trans* qui rassemble des articles écrits par des chercheuses, chercheurs, militantes et militants, sur les conditions sociales des personnes trans, leur position dans les rapports sociaux de sexe, de race, et de classe.

Bonjour Pauline Clochec.

Pauline Clochec : Bonjour.

PRESAGE : Alors, pour commencer, et parce que c'est au centre de ce travail, je voulais revenir, je voulais qu'on revienne ensemble, sur ce que c'est que le matérialisme. Si j'ai bien compris, c'est un concept qui vient de Karl Marx et du marxisme, est-ce que c'est bien ça ?

Pauline Clochec : Tout à fait. Et avant d'être un concept sous la plume de Marx, c'est d'abord une provocation. Parce que, comme vous le savez, dire de quelqu'un qu'il ou elle est matérialiste, c'est d'abord une insulte, une stigmatisation pour dire : "tu ne t'intéresses pas à des idées nobles, tu vois les choses au ras des pâquerettes, tu ne penses pas à la justice, à la beauté, tu ne t'intéresses qu'à des intérêts économiques". De la part de Marx, avoir appelé sa théorie de l'histoire, de la société, du fonctionnement social, *matérialisme*, ça consistait à dire, d'une manière qu'on peut juger un peu cynique : "Et bien oui, c'est peut-être malheureux, mais ça marche comme ça, ce qui dirige la société, ce qui dirige l'évolution des sociétés, c'est-à-dire l'histoire, ce sont les intérêts économiques et les luttes entre les intérêts économiques, ce ne sont pas des grandes idées, les progrès des droits humains, la beauté, la justice, et cetera.". Ce qu'il a donc appelé matérialisme, le fait qu'il ait appelé ces théories *matérialistes* à une époque, c'est une certaine théorie de l'histoire et des sociétés qui part de la thèse selon laquelle ce qui dirige le fonctionnement et l'évolution des sociétés, ce sont les rapports économiques, les rapports de travail, les rapports de propriété, et le fait que ces rapports économiques soient antagonistes ; c'est-à-dire opposent, dans des relations conflictuelles, différents groupes sociaux que dans la modernité on appelle des classes sociales, et qui sont, notamment à l'époque de Marx, le prolétariat et la bourgeoisie.

PRESAGE : Et on va poursuivre sur cette idée de classe sociale : parce qu'en fait dans les années 1970, des féministes françaises se sont appropriées ce concept de matérialisme et ont commencé à parler d'une *classe* des femme. Est ce que vous pourriez nous expliquer tout ça un petit peu plus en détail s'il vous plaît ?

Pauline Clochec : Effectivement, dans le cadre du MLF, du Mouvement de Libération des Femmes, dans les années 1970, dans ce qu'on a appelé la seconde vague féministe, un certain nombre de militantes et d'intellectuelles féministes ont considéré que l'oppression des femmes n'avait pas pour cause des données biologiques de type chromosomique, hormonal, anatomique, et cetera ; mais était une oppression de part en part sociale, qui

constituait les femmes, et les hommes de ce fait, comme des groupes dont la définition et la position est due à là où ils elles se placent dans des rapports sociaux de production, des rapports essentiellement de travail, donc des rapports économiques. ; ce qui fait qu'on ne peut pas dire que hommes et femmes sont des groupes naturels, qu'il suffirait d'être mâle ou femelle pour savoir ce que c'est que 'hommes' et 'femmes', mais que hommes et femmes sont avant tout des groupes sociaux. Et comme ce sont des groupes sociaux définis par le travail, ce sont donc des classes sociales au sens de Marx. C'est ce qui fait que Christine Delphy, par exemple, dans son ouvrage et dans l'article qui porte le nom de son ouvrage *L'Ennemi principal*, parle d'hommes sociaux et de femmes sociales. Ce qui amène à considérer que la société actuelle n'est pas seulement structurée et divisée par le rapport social capitaliste, mais par d'autres rapports sociaux de production : alors aujourd'hui, on on ajouterait évidemment le rapport social de race, mais aussi le rapport social de sexe, qu'on appelle, enfin que Christine Delphy a appelé le *patriarcat*, et qui n'est pas qu'une histoire d'idéologie. C'est pas seulement les hommes dans leur tête penseraient que les femmes sont inférieures, ce sont bien des rapports de production, qui, dans l'espace privé, mais aussi dans l'espace salarié, conduisent à une subordination économique, structurelle, des femmes.

PRESAGE : Et qu'est ce qu'on entend par *production* dans cette pensée ?

Pauline Clohec : Alors production c'est à entendre vraiment au sens économique de *fabrication de biens et de service* - soit dans le cadre de l'économie, l'économie sociale, l'économie publique, le fait de travailler, d'avoir un emploi, qu'il soit public ou privé -, mais aussi dans le cadre de la sphère privée. C'est-à-dire que lorsque vous faites la cuisine, que vous faites le ménage, que vous vous occupez des enfants, et bien en réalité vous créez de la valeur. Mais cette valeur n'est pas reconnue économiquement et statistiquement comme une valeur marchande, c'est du travail non payé, c'est du travail gratuit, comme l'a montré Christine Delphy.

PRESAGE : Et donc en 2019, vous avez organisé un colloque à l'ENS, l'École normale supérieure de Lyon, pour penser collectivement une application de ce féminisme matérialiste à l'étude de la condition des personnes trans. Donc juste rapidement, quel est l'intérêt d'organiser une journée d'études, qu'est-ce que ça apporte à la production scientifique ?

Pauline Clohec : C'est difficile de vous répondre dans la mesure où ce colloque je ne l'ai pas, ou pas seulement, organisé en tant que chercheuse. Pour vous répondre d'un point de vue institutionnel, quand on organise un colloque en tant que chercheuse c'est pour visibiliser certains résultats, ou l'émergence, dans ce cas-là c'était l'émergence, d'un champ de recherche. Mais notre cas, ça n'était pas seulement ça : il y avait un un but qui n'était pas seulement un but de chercheuse mais un but de militante et de militants, enfin de militantes puisque les organisatrices c'était surtout Noémie et moi, ... Donc le but n'était pas seulement de faire connaître et de de commencer à légitimer dans le monde universitaire, qui est un monde assez globalement cissexiste - on pourra revenir sur ce terme après -, l'émergence d'un champ de recherche trans qui ne soit pas approprié par des cissexuels. Mais le but était aussi, dans les milieux militants trans-pédé-gouines, de proposer des thèses, des théories alternatives, aux thèses et théories qui avaient tendance à dominer jusqu'à présent et qui étaient moins axées sur la question des classes, de la structure sociale, qu'axées sur la question des individus, pour faire court.

PRESAGE : Merci. Et donc, voilà, votre collectif, il a cherché à penser, à imaginer, à délimiter les contours de ce qu'est un matérialisme trans, et c'est c'est de là qu'est sorti l'ouvrage que vous avez dirigé. Est-ce que c'est quelque chose qui allait de soi de mélanger, en quelque sorte, ce matérialisme marxien et le matérialisme féministe dont on vient de parler ?

Pauline Clohec : À la fois oui et non. Oui, parce que les féministes matérialistes - celles des années 1970, mais comme celles d'aujourd'hui : c'est un mouvement qui continue, avec des figures contemporaines comme Jules Falquet, comme Lucile Ruault - en se disant matérialistes, reconnaissent un héritage marxien, reconnaissent l'héritage du matérialisme de Marx. Cependant, le rapport féministe au matérialisme de Marx c'est un rapport critique. C'est un rapport où on sélectionne certains éléments - principalement méthodologiques et généraux - pour rejeter d'autres éléments, principalement de contenu et de stratégie. De contenu, c'est-à-dire : soit l'absence, soit le manque de pertinence des analyses marxiennes concernant l'exploitation féminine. Et de stratégie : le fait que, historiquement, dans les mouvements marxistes, il y a eu une subordination des luttes des femmes aux luttes pour la révolution communiste, avec le principe - tout à fait optimiste mais auquel peu de gens croient dans les mouvements féministes - que il suffira de faire la révolution communiste pour que le patriarcat, quasiment automatiquement, disparaisse.

PRESAGE : Et donc dans l'ouvrage collectif dont on parle aujourd'hui, vous avez écrit un article dans lequel vous abordez la question du rapport au corps. Et vous parlez d'accès au corps : qu'est-ce que vous entendez par accès au corps ?

Pauline Clohec : Ce concept qui est, et je le revendique disciplinairement, un concept philosophique avec une certaine généralité, même s'il s'appuie sur un travail de terrain de participation observante que je mène depuis plusieurs années, c'est un concept qui vient, disons, de l'articulation entre la problématique de l'accès aux soins, et une théorie, qui est la théorie féministe matérialiste de l'une des premières grandes féministes matérialistes Colette Guillaumin, la théorie de l'appropriation du corps des femmes.

Alors, la problématique de l'accès au soin, qu'est-ce que c'est ? C'est le fait que les différents individus, mais surtout les différents groupes sociaux, n'ont pas un accès au soin, par exemple au soin si on a des maladies, mais pas seulement, ça couvre aussi la question de l'avortement par exemple, qui sont égaux.

Qu'est-ce que c'est maintenant la théorie de Colette Guillaumin de l'appropriation physique des femmes ? C'est la théorie selon laquelle le patriarcat se caractérise, non pas seulement par une exploitation économique spécifique, mais que, en amont de l'appropriation du travail et de la force de travail des femmes par les hommes, il y a plus généralement une appropriation et un contrôle des corps des femmes, des corps des membres de la classe des femmes, par les hommes, pour des usages qui sont aussi des usages notamment sexuels, d'utilisation dans la sphère privée, et cetera.

Ce qu'il s'agissait donc de dire pour moi à travers ce concept d'accès au corps, c'est que en réalité, contre l'évidence qui veut que nous avons notre corps, et d'ailleurs nous sommes notre corps, en réalité le rapport entre un individu et son corps est médiatisé par des conditions sociales. Ce qui fait qu'un individu ne peut pas faire ce qu'il ou elle veut de son corps, en fonction de certains cadres sociaux, de certaines lois, de certaines structures de contrôle social. Et que, en l'occurrence, il y a une appropriation des corps des femmes qui

fait que elles sont dénuées ou elles sont limitées dans leur autonomie corporelle, et qu'elles n'ont pas accès à leur propre corps. Leurs corps existent, sur beaucoup de plans en tout cas, comme *choses appartenant à la classe des hommes*, ce qui se voit par exemple si vous voulez vous faire ligaturer les trompes : et bien vous aurez toutes les peines du monde, vous allez croiser beaucoup de soignantes et de soignants - enfin surtout de soignants - qui vont vous dire non, qui vont vous poser énormément de conditions ; ça se voit sur l'avortement, les limitations de l'avortement, la limitation du timing dans lequel vous pouvez avorter. C'est toute cette idée que en réalité nous sommes, certes, notre corps, mais nous vivons dans un corps qui est en grande partie contrôlé non pas par nous-mêmes, mais contrôlé par certaines structures sociales, et d'un point de vue patriarcal par la classe des hommes.

Or, cette analyse féministe matérialiste de l'accès au corps à des conditions sociales qui limitent l'accès au corps chez certains groupes sociaux, notamment les femmes, il me semblait qu'on pouvait l'utiliser pour penser la condition des personnes trans. Parce que il me semble que les personnes trans, dans mon article je me suis principalement concentrée sur le cas des femmes transsexuelles, et bien la manière dont le corps médical, par exemple, limite ou contrôle leur transition - c'est-à-dire leur processus, alors leur transition sur l'aspect médical, leur processus physique de changement de sexe -, sont dans la continuité et fonctionnent avec les mêmes logiques et souvent les mêmes arguments, les mêmes stratégies de stigmatisation ("vous ne savez pas ce que vous voulez, vous n'y avez pas bien réfléchi"), que les stratégies générales de contrôle sur les corps des femmes cissexuelles. C'est-à-dire que les femmes trans ne subissent pas une oppression qui serait spécifiquement trans, mais le contrôle sur leur corps, la limitation sociale et médicale qui est mise à leur accès à leur propre corps, à leur autonomie corporelle, est le même, est un cas particulier à l'intérieur du contrôle patriarcal général des corps des femmes.

PRESAGE : Merci beaucoup. Vous venez de parler de femmes transsexuelles, vous parlez aussi de transitude dans vos écrits. Pourquoi est-ce que vous choisissez d'utiliser ces mots en particulier qu'on entend peut-être un peu moins aujourd'hui dans les sphères militantes et peut-être de recherche aussi ?

Pauline Clochec : C'est une volonté de ma part que j'ai depuis quelques années, car il me semble que le terme de transidentité qui est aujourd'hui un peu plus à la mode, mais même le terme transgenre, qui lui aussi a un certain succès, a pour défaut d'invisibiliser, ou d'effacer, le fait que toute une partie des personnes trans change de sexe. Et aussi de minimiser ce changement de sexe en donnant l'impression aux cissexuels - qui généralement n'attendent que ça, ça les rassure que, en réalité, "qu'est ce que c'est qu'une transition ? Ça se joue seulement dans la tête : vous vous identifiez à une femme, alors que vous êtes née assignée mâle, et inversement", alors que, en réalité, non : physiquement, au point de vue, vraiment, physiologique, anatomique, biologique, sous ces différents aspects, il y a bien changement de sexe des personnes trans. Et cela a, à la fois pour conséquence mais aussi pour fondement, le fait que, en réalité, les sexes biologiques ne sont pas des réalités discrètes et opposées, et prétendument complémentaires comme voudrait nous le faire croire la contrainte à l'hétérosexualité, mais existent comme pôles aux extrêmes d'un continuum. Et d'un continuum qui non seulement connaît des formes intermédiaires, mais un continuum qui peut être traversé par des méthodes, notamment, hormonales et chirurgicales. Donc, ce que je cherche en disant *transsexuelles*, même si je préfère moi réalité le terme de *transsexuées*, c'est de rappeler que non, des personnes changent bien de sexe. Et que une personne qui a changé de sexe n'est pas quelqu'un qui reste trans, ça

devient une femme, ça devient un homme, et on n'a pas à la renvoyer à une identité trans comme si elle était un trait constant de sa personnalité et finalement un stigmaté.

Il n'en demeure pas moins, j'en ai discuté avec Karine Espineira et Maud-Yeuse Thomas, qui ont été tout à fait centrales dans la diffusion du terme transidentité en France, que ce terme au début des années 2000, a répondu à un besoin. Il a répondu à un besoin, à une époque où le terme de transsexualisme était le terme d'origine psychiatrique le plus utilisé, voire hégémonique, dans la nomination des personnes trans. Et la diffusion de ce terme de transidentité a permis d'ébranler à la fois cette hégémonie psychiatrique, mais aussi le postulat selon lequel la personne qui détiendrait la vérité sur ce qu'est une personne trans c'est le ou la psychiatre, et non pas la personne trans en question. Donc ce terme a eu une utilité, mais il me semble que aujourd'hui, dans les années 2020, toute une partie de la population trans a intérêt à ce que l'on parle aussi à nouveau de transsexualité, mais aussi de transsexuation, pour montrer qu'il s'agit bien d'un processus, d'un processus dont on sort, d'ailleurs, socialement comme corporellement, d'un processus de changement de sexe et pas de quelque chose qui serait seulement intérieur, et qui d'autre part serait permanent.

Programme PRESAGE : Merci.

Genre, etc. est un podcast réalisé par le Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po. La musique est signée Lune.

Un lien vers la transcription de cet épisode ainsi que des références bibliographiques sont disponibles en description. Si vous avez aimé cet épisode, n'hésitez pas à ajouter des étoiles sur votre plateforme d'écoute et à faire connaître le podcast autour de vous.

Merci et à bientôt.